

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Partir pour se trouver, ou la quête identitaire de deux étudiantes chinoises en France dans les années 1920

Jacqueline Estran

Volume 18, numéro 2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085062ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3534>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Estran, J. (2021). Partir pour se trouver, ou la quête identitaire de deux étudiantes chinoises en France dans les années 1920. *Voix plurielles*, 18(2), 174–187. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3534>

Résumé de l'article

Pionnières en Chine par le choix qu'elles font de suivre des études supérieures, Su Xuelin et Chen Xuezhao le sont aussi par leur décision de partir à l'étranger pour cela, à une époque où peu de femmes se lancent dans l'aventure. Elles se singularisent également par leur destination, la France, alors peu fréquentée par les étudiants chinois (et par un nombre encore plus limité d'écrivains). Intellectuelles de premier plan, elles se consacreront essentiellement, pour l'une, à l'histoire et à la critique de la littérature chinoise (Su Xuelin) et, pour l'autre, au journalisme (Chen Xuezhao). Venues en France pour des raisons radicalement différentes, elles transcrivent toutes deux cette expérience sous forme de roman, *Jixin* [Des épines dans le cœur] pour Su Xuelin et *Nanfeng de meng* [Le rêve du vent du sud] pour Chen Xuezhao, publiés l'un et l'autre en 1929. Et c'est précisément par ce choix que Su Xuelin et Chen Xuezhao, atypiques par leur parcours, se montrent représentatives du questionnement identitaire des femmes en Chine au cours des années 1920, questionnement qui les amène à une prise de conscience d'elles-mêmes, une construction identitaire qu'elles partagent avec leurs compatriotes, malgré - ou grâce à - leur parcours si éloigné de celles restées sur place, un parcours marqué par l'exil.

© Jacqueline Estran, 2021



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Partir pour se trouver, ou la quête identitaire de deux étudiantes chinoises en France
dans les années 1920**

Jacqueline Estran, Université Jean Moulin Lyon 3

Su Xuelin 蘇雪林 (1897-1999) et Chen Xuezhao 陳學昭 (1906-1991) se rendent toutes deux en France dans les années 1920 pour y suivre des études supérieures. Elles y séjournent un peu moins de quatre ans pour l'une, sept ans pour l'autre et publient toutes deux, en 1929, une transcription romancée de cette expérience : *Jixin* 棘心 [Des épines dans le cœur] pour Su Xuelin, et *Nanfeng de meng* 南風的夢 [Le rêve du vent du Sud] pour Chen Xuezhao. Su Xuelin publie son texte trois ans après son retour en Chine. Chen Xuezhao le publie alors qu'elle n'a séjourné en France qu'un peu plus d'un an (mai 1927-sept. 1928) et qu'elle est amenée à y rester encore plusieurs années (janv. 1928-début 1935). Hasard ou témoignage d'une convergence dans la prise de conscience des femmes créatrices, ces deux romans sont publiés l'année où Virginia Woolf fait paraître *A Room of One's Own* en Angleterre.

Les deux textes, d'abord présentés comme fictifs, ont rapidement été qualifiés de « romans autobiographiques » par la critique¹ tant ils parlent effectivement de l'expérience individuelle et intime de leurs auteures, Su Xuelin et Chen Xuezhao. Toutes deux mettent en scène une jeune étudiante chinoise dont le séjour semble correspondre point par point à celui des écrivaines.

La question de l'autoreprésentation littéraire – ou de l'autofiction, pour reprendre le terme désormais classique de Serge Doubrovsky² – et des différentes formes qu'elle peut prendre a généré de nombreux débats au cours du vingtième siècle que l'on retrouve dans le contexte chinois, avec, ici, cette particularité qu'il s'agit d'autobiographie féminine – ce qui implique encore d'autres paradigmes³. Pionnières dans cette quête identitaire dont leurs romans autobiographiques sont constitutifs, Su Xuelin et Chen Xuezhao le sont aussi par le choix qu'elles font de l'exil – un exil limité dans le temps mais un exil tout de même – pour se trouver, avancer dans cette quête d'elles-mêmes qui est au cœur de leur voyage et de leur écriture.

Ces deux « romans autobiographiques » ont donc pour particularité de se situer dans un ailleurs, la France, nommée expressément dans un cas (Su Xuelin), évoquée par le contexte et des citations littéraires mais jamais clairement dite dans l'autre (Chen Xuezhao).

Premiers romans de chacune de ces deux écrivaines, ils situent la quête identitaire dans le cadre d'un exil, voulu et provisoire, qui renforce celle, sous-jacente, du récit introspectif. Et c'est cette double quête identitaire et le rôle particulier dévolu à la migration qui servent ici de fil conducteur.

Les relations culturelles France-Chine

S'il y a des migrants chinois qui s'installent de façon définitive en France dès la fin des années 1910, du fait notamment de la Première Guerre mondiale, il n'y a pas d'écrivains parmi eux et il existe donc peu de traces de la façon dont ils se sont intégrés en France et de ce que cela a pu générer comme sentiments, réflexion et, au-delà, problématique identitaire⁴.

Ce n'est que récemment, à la fin du vingtième siècle, que des écrivains qualifiés « d'écrivains chinois d'expression française » ou « d'écrivains francophones d'origine chinoise », comme François Cheng⁵, Dai Sijie⁶, Shan Sa⁷ ou Ying Chen⁸, se sont fait une place dans le champ littéraire français et/ou francophone. Cette place, néanmoins, pose question, à la fois aux écrivains eux-mêmes, aux lecteurs et aux critiques et historiens de la littérature. Là où le spécialiste propose une nouvelle catégorie (comme « écrivain chinois d'expression française »), le lecteur ne distingue pas toujours entre roman traduit et roman écrit en français, guidé avant tout par le plaisir de la lecture, tandis que certains de ces écrivains se considèrent d'abord – ou tout simplement – comme des écrivains. L'écart existant entre les cultures françaises et chinoises est tel que l'écrivain ne peut échapper – même s'il est d'abord écrivain avant d'être de quelque origine que ce soit – à l'expression culturelle de ses origines, et cela quand bien même les références à sa culture d'origine ne sont pas explicites pour un non natif. Ce n'est donc que progressivement, suite à une longue fréquentation et du fait de l'évolution du monde (augmentation des déplacements et migrations) que des écrivains migrants chinois ont pu émerger en Occident sous forme de groupe ayant une expression culturelle distincte, ou, à tout le moins, une expression artistique se caractérisant par certains traits culturels communs. S'il est difficile d'évaluer à quel point les migrations ont influencé les constructions identitaires collectives, on peut néanmoins s'intéresser à leur impact sur une construction identitaire individuelle.

Les années 1920, en question ici, représentent une étape dans les échanges entre France et Chine. Jusqu'à cette époque, ils ne concernent qu'une population extrêmement restreinte. Pour l'essentiel, ce sont, d'une part, les Jésuites qui transmettent leur vision de la Chine en France depuis le seizième siècle, avec une influence – limitée mais néanmoins attestée – sur le monde littéraire et intellectuel puisque les textes qu'ils traduisent inspirent

des écrivains comme, par exemple, Voltaire pour son *Orphelin de la Chine* (1755)⁹. Et ce sont, d'autre part, les diplomates chinois qui témoignent de leur expérience auprès de leurs compatriotes et proposent des traductions/adaptations en chinois de textes littéraires mais aussi philosophiques, historiques ou juridiques français. Cette dynamique qui se développe à la fin du dix-neuvième siècle joue un rôle dans la représentation du monde que se font les individus mais aussi dans la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes, confrontés à ce monde toujours plus ouvert sur un plan culturel. A partir des années 1920, ces échanges prennent de l'ampleur et deviennent plus significatifs, avec une population plus importante et surtout plus diversifiée sur le plan de ses origines (tant sociales que régionales)¹⁰. Des étudiants chinois (appartenant à l'élite mais pas seulement) partent confronter leur vision, leur imaginaire de la France – acquis en Chine – à sa réalité, son quotidien. Ils connaissent les grandes dates et les grands noms de l'histoire française, la Révolution de 1789, la déclaration des Droits de l'Homme, les grands romanciers, poètes et dramaturges français.

Parmi les écrivains hommes qui s'intéressent à la France et y séjournent effectivement dans les années 1920/1930, on peut citer Ba Jin (1904-2005), Dai Wangshu (1905-1950), Wang Duqing (1898-1940), Li Jieren (1892-1962), Sun Fuxi (1898-1962) ou Luo Dagang (1909-1998), mais ce sont surtout des scientifiques et de futurs hommes politiques qui choisissent alors d'étudier en France, comme Deng Xiaoping (1904-1997) ou Zhou Enlai (1898-1976).

La problématique identitaire en Chine

Les années 1920 représentent pour l'élite intellectuelle une période de questionnement intense sur le plan identitaire, et cela à la fois du point de vue national, culturel et individuel, ce que reflètent abondamment les écrits littéraires de l'époque. C'est d'abord le problème de l'identité nationale qui se pose en Chine dans les années 1910-1920. En 1911 et après un demi-siècle de tentatives de colonisation occidentale et japonaise, la dynastie impériale des Qing est renversée et laisse la place à une République. Ce passage d'un système autocratique à un système qui se veut démocratique mais ne peut l'être – pour diverses raisons – entraîne de nombreuses questions et difficultés de positionnement. Le nouveau gouvernement, qui ne contrôle qu'une partie du territoire chinois, doit, par exemple, mettre en place une constitution et décider à qui attribuer le droit de vote alors que la population est dans sa grande majorité illettrée. Et ce sont les lettrés, nés sous l'ancien régime et formés aux classiques confucéens, qui vont devoir prendre ces décisions après, dans le meilleur des cas, quelques années d'études à l'étranger et le sentiment d'un grand écart entre Chine

traditionnelle et monde moderne. Par ailleurs, l'ingérence étrangère a mis à mal le pays sur le plan économique et militaire et la confrontation, défavorable à la Chine, interroge l'élite sur un système politique en place depuis plus de 2000 ans et, surtout, sur les valeurs philosophiques et culturelles qui le sous-tendent. Dans ce contexte, la question d'une identité nationale occupe une place centrale dans les débats et la réflexion et cela d'autant plus que la Chine est une république multiculturelle, tout juste fondée après un long passé d'empire multiculturel dont la dernière dynastie au pouvoir était mandchoue. Au début de la république, la définition d'une identité nationale est donc vitale dans la mesure où elle doit servir de fondement à la cohésion de la nouvelle nation.

A cette problématique d'identité nationale, s'ajoute celle d'une identité culturelle en pleine évolution. Sur le plan linguistique, la Chine vient d'abandonner la langue classique (*wenyan*) pour adopter la langue vernaculaire (*baihua*), à laquelle il va s'agir de donner un statut écrit et littéraire¹¹. Ce changement, initié par l'élite progressiste à partir de 1916, fait des années 1920 une période d'essai qui voit la mise en place de ce que l'on appelle alors la nouvelle littérature (*xin wenxue*). Les changements ne se situent pas qu'au niveau linguistique, ils concernent aussi la forme, les genres et le contenu, entraînant une remise en question du rapport à l'écrit et à l'écriture et, de ce fait, une remise en question de la représentation de soi. L'introduction de la philosophie occidentale et de ses conceptions de l'identité, de la psychologie freudienne et de sa vision de l'individu, ou encore des mouvements féministes occidentaux, à partir de la fin du dix-neuvième siècle, a, elle aussi, contribué à une profonde remise en question personnelle, générant un questionnement sur l'identité individuelle et les rapports entre hommes et femmes (Schwarz ; Wang 1999).

Ces changements politiques et culturels et les questionnements qu'ils suscitent, affectent particulièrement les hommes de lettres qui perdent à cette époque l'ensemble de leurs repères, y compris sur un plan concret et matériel. Sous l'ancien régime, leurs connaissances littéraires et philosophiques leur donnaient accès à un statut de fonctionnaire et, désormais privés de cette possibilité, ils sont obligés de s'inventer un nouveau rôle et de nouveaux moyens de subsistance dans une société en pleine mutation.

Condition des femmes et identité

Si le choix a été fait de s'intéresser en particulier à deux écrivaines, c'est parce que les questions d'identité mettent alors en jeu des problématiques différentes en Chine selon le genre concerné. Pour les femmes, la situation est, d'une certaine façon, plus simple que pour les hommes car plus radicale, dans le sens où elle concerne tous les aspects de leur existence.

Il leur faut en effet repenser leurs rapports aux hommes, à la famille, au travail et à la société. Les activités professionnelles des femmes, limitées, sont plutôt réservées aux classes défavorisées (milieux ruraux et ouvriers), leur rapport au travail sous la forme d'une profession reconnue est à créer de toutes pièces, même s'il existe des exceptions avec des femmes qui s'engagent dans l'enseignement, le commerce ou le monde médical. C'est donc à la fois sur le terrain de l'identité collective (représentation par autrui) et sur celui de l'identité individuelle (représentation de soi) qu'il leur faut travailler. Pour cela, il leur faut notamment se libérer des préjugés d'une société leur attribuant un statut inférieur de façon de plus en plus marquée depuis le seizième siècle, époque à laquelle apparaît l'expression « La vertu d'une femme est d'être sans talent »¹². Elles ont pour modèles les mouvements féministes occidentaux du dix-neuvième siècle mais sont, dans leur immense majorité, illettrées (Despeux et Nguyen Tri). Ce n'est, en effet, qu'en 1897 qu'a ouvert la première école chinoise pour filles – après celles des missionnaires occidentaux depuis le milieu du dix-neuvième siècle – et les revendications des femmes concernent d'abord l'instruction.

Si les femmes ont, à partir de 1920, la possibilité d'intégrer certaines universités en Chine, elles sont encore peu nombreuses à le faire et doivent, dans la majorité des cas, lutter pour cela, en premier lieu contre les préjugés de leur famille. Elles choisissent donc souvent une voie détournée pour s'instruire : les écoles normales pour filles qui leur permettent d'apprendre le métier d'enseignante et, ainsi, de s'assumer sur un plan économique, puis l'Ecole normale supérieure pour filles de Pékin, souvent après avoir travaillé un certain temps. Si étudier à l'université est difficile en Chine pour les femmes dans les années 1920, étudier à l'étranger l'est encore plus et, pour y parvenir, elles doivent faire preuve d'une farouche détermination (Barman et Dulioust).

Su Xuelin et Chen Xuezhao – repères biographiques

C'est dans ce contexte que Su Xuelin et Chen Xuezhao se rendent en France. Pionnières en Chine par le choix qu'elles font de suivre des études supérieures, elles le sont aussi par leur décision de partir à l'étranger pour cela, à une époque où peu de femmes se lancent dans l'aventure. Elles se singularisent en outre par leur destination : en effet, si la France attire par son histoire et sa littérature, elle n'est pas l'une des destinations les plus prisées par les candidats au départ au début des années 1920, notamment parce que si les études y sont moins onéreuses qu'aux Etats-Unis, les universités françaises n'ont pas la réputation des universités américaines. Pour partir étudier en France, il faut donc une volonté

déterminée – liée à une attirance particulière pour la civilisation française, comme ce sera le cas pour Chen Xuezhao – et/ou une bonne opportunité, comme dans le cas de Su Xuelin.

Su Xuelin vient d'une famille de petits fonctionnaires installés en province, conservatrice par manque de curiosité pour ce qui concerne les hommes de la famille (un oncle excepté), par volonté de maintenir un système traditionnel en ce qui concerne sa grand-mère, matrone despotique qui a fait de l'enfance de Su Xuelin et de la vie de sa mère un cauchemar¹³. Par réaction, Su Xuelin adopte une attitude de « garçon manqué ». Enfant, elle passe son temps à jouer en plein air puis revendique le droit d'étudier comme les garçons de la famille. Mais elle doit faire une grève de la faim pour parvenir à cet objectif. Malgré un environnement peu favorable (ou en raison de celui-ci, tellement insupportable qu'il lui faut y échapper à tout prix), elle ressent un besoin de connaissances qui la pousse à se battre pour pouvoir étudier.

Le choix de la France est le fait du hasard, elle rêve de partir aux Etats-Unis quand l'une de ses camarades lui propose de participer avec elle au premier concours ouvert par l'Institut franco-chinois de Lyon (Estran 2012). La France n'intéresse alors pas vraiment Su Xuelin et elle est la première surprise lorsqu'elle apprend qu'elle a réussi. Elle a alors une semaine pour se décider à partir. Le cadre est plutôt sécurisant puisqu'il est prévu que les étudiants soient logés et nourris par l'institut. Il semble donc que, même avec peu de moyens, les études y soient abordables et Su Xuelin estime que des études en France dans ce contexte ne devraient pas lui revenir plus cher que des études supérieures en Chine. Elle obtient, par ailleurs, facilement l'autorisation de son père pour partir : celui-ci non seulement lui donne son accord mais aussi un financement pour le voyage et la première année d'étude. Alors qu'elle n'avait pu s'inscrire à l'Ecole normale supérieure de Pékin que suite à une grève de la faim et la menace de ne pas se marier, contre toute attente, elle n'a pas à lutter pour partir en France. Si ce départ en France est une façon de repousser le mariage arrangé par son grand-père, Su Xuelin précise, dans son autobiographie de 1996, qu'il est aussi lié à sa volonté d'échapper à une polémique au centre de laquelle elle se trouve en Chine pour avoir critiqué le recueil de poèmes d'un étudiant de l'Université de Pékin.

Su Xuelin arrive en France à l'automne 1921 et y reste jusqu'au printemps 1925. Ce premier séjour, qui coïncide avec sa formation et son passage à l'âge adulte, est le principal thème de *Jixin* [Des épines dans le cœur], « roman » dans lequel elle décrit le séjour en France d'une jeune étudiante chinoise, Xingqiu, qui suit des cours à l'Institut franco-chinois de Lyon ainsi qu'une formation à l'Ecole des Beaux-Arts, exactement comme une certaine Su

Xuelin, alors connue sous le nom de Sou Mei (son véritable nom, Su Xuelin étant un pseudonyme).

Chen Xuezhao vient, elle, d'une famille de lettrés plutôt progressistes : son père refuse le bandage des pieds et encourage l'instruction des filles, mais il décède alors qu'elle n'a que six ans. Seule fille d'une fratrie de neuf enfants, elle est dès lors soumise au tutorat de ses frères, nettement moins encourageants, et s'ils la laissent faire des études, c'est en cachette qu'elle participe à un concours d'écriture sur le thème de la femme nouvelle. Alors âgée de dix-sept ans, elle obtient le deuxième prix¹⁴ et suscite l'admiration des rédacteurs du journal pour sa maturité, un soutien qui lui sera précieux par la suite car il lui permettra de vivre de sa plume, ce qu'aucune autre femme ne peut faire à l'époque et peu d'hommes. Son parcours n'est pas, pour autant, exempt d'embûches. Elle enseigne en province pour échapper aux pressions familiales quant à son mariage, choisit finalement un époux qui ne lui convient pas et avec lequel elle sera malheureuse, ce qui va l'amener à partir pour la France en 1927 pour y rester jusqu'en 1935, après un bref retour en Chine à l'automne 1928. Ce long séjour lui permettra d'obtenir un doctorat ès lettres à l'université de Clermont-Ferrand. Le fait de pouvoir écrire librement est l'une des raisons qui l'ont amenée à prendre la décision de partir. Elle évoque en effet dans le roman le fait que son compagnon exigeait de lire tous ses écrits et qu'elle ne pouvait publier qu'avec son autorisation (*Nanfeng de meng*, 68).

Ayant déjà une pratique professionnelle de l'écriture lorsqu'elle part, elle envoie régulièrement des témoignages de son séjour à des revues chinoises, témoignages réalistes qui parlent de la France mais aussi de ses compatriotes étudiant en France. Ces articles lui valent de nombreuses inimitiés car elle n'hésite pas à dénoncer les « faux étudiants », ceux qui sont partis pour profiter de la vie mais ne fréquentent guère l'université. Outre ces textes de reportage et des textes de prose plus tardifs¹⁵, elle propose donc une transcription romancée de son expérience dans *Nanfeng de meng* [Le rêve du vent du sud]. Keming, son héroïne, est une jeune femme venue en France pour étudier, semble-t-il, la musique, comme Chen Xuezhao. Mais, avant cela, elle doit apprendre le français et, ayant peu de moyens, passe d'une école et d'un logement à l'autre, à Paris, en région parisienne puis en province, sans pouvoir toujours suivre des cours.

Migration et quête identitaire chez Chen Xuezhao et Su Xuelin

Si Su Xuelin et Chen Xuezhao se retrouvent toutes deux en France pour étudier et si elles transcrivent de façon extrêmement précise leur parcours, avec des déplacements géographiques à l'intérieur de la France quasiment au jour près, le récit qu'elles font de ce

séjour dans leurs romans diffère radicalement dans le traitement formel qu'elles en font mais présente des similitudes en tant que moteur de leur construction identitaire (si l'on prend en compte que toute production artistique participe de la construction identitaire de son auteur).

Su Xuelin retranscrit chronologiquement son parcours, de l'inscription au concours de l'Institut franco-chinois en Chine à l'arrivée en France en passant par le voyage en bateau puis en train, ce qui lui donne l'occasion d'évoquer ses sentiments, appréhensions et attentes vis-à-vis de son voyage au fur et à mesure de sa progression et à différentes étapes de celui-ci. Elle campe une héroïne curieuse affichant une certaine distance et une volonté d'analyse des situations auxquelles elle se confronte.

L'héroïne de Chen Xuezhao est, elle, déjà à l'étranger lorsque débute le roman *Nanfeng de meng* et l'immersion dans le monde français est immédiate avec quelques vers attribués à Verlaine, cités dans le texte dès la première page « Je ne vois rien / j'ai perdu la mémoire / du bon ou du mal » – vers qui donnent le ton : le personnage se sent étranger à lui-même et au monde. Et si la France est présente par cette citation, Chen Xuezhao omet délibérément d'en parler : elle transforme tous les noms de ville – en « Port du Nord », « Port du Sud », etc. – et le nom de Paris n'apparaît qu'une fois dans tout le roman (280 pages en chinois). On sait pourtant, à de nombreux indices (essentiellement des références littéraires), que la jeune étudiante se trouve en France mais Chen Xuezhao semble refuser de désigner la France nommément. Elle oblige le lecteur à une double mise à distance : un éloignement géographique de la Chine et cela dans un Ailleurs qui, s'il est identifiable, reste non nommé. Si ce procédé peut appeler différentes interprétations et répond à des motivations multiples, il en est une qui est vraisemblablement d'ordre pratique : il semble que Chen Xuezhao, en refusant d'établir clairement dans son roman un lien avec sa propre situation, ait voulu se protéger. Bien qu'elle mette en scène des personnages existant réellement et des faits s'étant produits, l'action se situe dans une France rebaptisée qui n'est donc plus tout à fait la France et les personnages réels acquièrent de ce fait un statut fictionnel. Personne ne peut dans ce cas lui reprocher, comme on l'a fait suite à la publication de certains de ses articles, de diffamer ses compatriotes. Cet habillage, ce travestissement lui permettent une liberté totale dans ses propos et c'est sans doute avec une certaine volonté de provoquer qu'elle ouvre le roman sur une scène de crise, dans laquelle l'un de ses amis vient la prévenir de préparer ses bagages et de partir le plus rapidement possible pour échapper aux étudiants mécontents de ses écrits (étudiants dont elle dénonce la paresse, l'hypocrisie et le goût de la luxure dans ses articles publiés en Chine). Cette scène initiale focalise l'attention sur l'héroïne et ses difficiles rapports avec ses compatriotes, faisant passer le séjour à l'étranger au second plan. Elle

correspond à une expérience vécue de Chen Xuezhao. La suite du roman accentue cette impression. Se situant au moment du séjour mais faisant de nombreux retours en arrière, la technique narrative de Chen Xuezhao centre le roman sur les perceptions, les états d'âme de l'héroïne, et il semble que les événements sont avant tout présents pour permettre l'évocation de ces sentiments, qui la ramènent à son passé et à la Chine.

Ce centrage sur les sentiments de l'héroïne fait ressortir l'interrogation qui est au cœur du roman : le conflit entre raison et sentiments qui torture Keming. Jeune femme libre dans ses actes vue de l'extérieur, elle se montre complètement prisonnière sur le plan intérieur : incapable de se détacher d'un homme qui la maltraite et dont elle se rend compte elle-même qu'elle ne l'aime pas mais auquel elle reste attachée par la parole qu'elle a donnée et la pression qu'il exerce. Son personnage est coupé entre sa raison, sa capacité d'analyse et sa lucidité, qui sont celles d'une jeune femme moderne, émancipée, et une totale paralysie sur le plan émotionnel, une incapacité à mettre en acte, à franchir ce dernier pas vers l'autonomie, qui semble correspondre à un mode de fonctionnement traditionnel. Avec cette jeune femme qui a une vie sociale libérée, un travail, un amant mais qui refoule ses sentiments profonds et se laisse dominer par un homme qu'elle a elle-même choisi, sans parvenir à s'affirmer, Chen montre que le chemin vers la vraie liberté est intérieur.

Au travers de son héroïne, c'est donc aux fondements de l'émancipation féminine que s'intéresse Chen Xuezhao. Elle tente d'explorer le pourquoi de l'aliénation intérieure des femmes au travers de la sienne, tout en évoquant le contexte historique et social. On peut se demander si ce lien qui prend l'apparence de l'affectif mais relève en réalité d'une volonté de pouvoir et de domination ne correspond pas à une dernière concession à la tradition. C'est par le mariage et les sentiments qui y sont associés que les femmes se retrouvent piégées, c'est en se libérant de cette illusion qu'elles peuvent accéder à un statut nouveau. Progressivement, à force de s'observer s'enfonçant dans son malheur et à force d'auto-analyse, son héroïne se libère d'une passion aliénante, qui symbolise, au-delà de l'individu, une émancipation de la tradition pour la femme et son accès à un nouveau statut, à la fois extérieur et intérieur.

La France, l'étranger permettent à Chen Xuezhao cette mise à distance dans sa quête identitaire. Consciente de ce que sa recherche a de personnel, d'intime et, en même temps, d'universel, elle la détache du contexte géographique, ou du moins de ce que ce contexte a de contraignant mais elle le signifie par ses références littéraires, abondantes, qui campent un monde écrit, distinct du monde réel, comme pour une mise à distance supplémentaire. La migration apparaît, chez elle, à la fois comme anecdotique et nécessaire, Chen Xuezhao ne se détache jamais vraiment de la Chine dans ce roman en ce qu'elle ne se détache pas d'elle-

même, mais elle fait intervenir la culture française en tant que tiers dans sa relation avec la culture chinoise traditionnelle et moderne.

Su Xuelin propose un roman plus traditionnel dans sa forme – chronologique, et appelant les lieux par leur nom original – mais les problématiques qu’elle soulève sont tout aussi radicales. En premier lieu, son exil se signale par sa lucidité, dans ses attentes et ses craintes : il s’agit d’une migration identifiée et consciente qu’elle prévoit pour une durée de sept ans. Ainsi, elle analyse avec objectivité les conditions de son départ, l’intérêt et les problèmes que pose la France pour une étudiante étrangère – pour ce qu’elle en sait de Chine puis une fois sur place – et elle n’hésite pas à revoir ses positions en fonction de l’évolution de la situation.

La migration, l’exil sont une libération pour Su Xuelin. Elle évoque rapidement son envie de rester plus longtemps (dix ans) et ce sont à la fois le contexte (la beauté du paysage, des lieux) et le contraste avec sa situation personnelle en Chine (faite de contraintes sociales et familiales – elle est fiancé à un homme qu’elle n’aime pas depuis l’enfance – et affectives – elle répugne à laisser sa mère sous le joug de sa grand-mère paternelle) qui la motivent. Alors qu’au tout début, elle présente son départ comme le fait du hasard, elle montre très rapidement un grand intérêt pour la France puis une volonté de s’intégrer, de profiter de tout ce que ce pays lui offre de nouveau, de différent, de tout ce qui lui permet d’être Autre qu’en Chine. Elle voyage beaucoup dans les environs de Lyon, quitte la communauté chinoise de l’Institut franco-chinois pour se trouver une chambre en ville dans un pensionnat de jeunes filles et pousse l’exil jusqu’à entrer en religion et se convertir au catholicisme. Si ce processus d’intégration semble dans un premier temps facile (premier quart du roman), rapidement, les fantômes de ses origines ou du passé rejoignent Su Xuelin, sous la forme d’une relation amoureuse impossible avec un étudiant chinois vivant en France (alors qu’elle est déjà fiancée en Chine), puis de divers événements familiaux (décès de son frère, amateur de littérature et d’art comme elle et référent identitaire faisant office de soutien paternel ; maladie grave de sa mère qui la pousse à abréger son séjour pour rentrer en Chine).

Parallèlement à ces difficultés, le processus d’intégration se complexifie avec sa conversion au catholicisme qui remet en cause à la fois ses origines et ses convictions de jeune intellectuelle du 4 mai. Elle ne se contente pas de se convertir à une religion non chinoise (dont il existe au demeurant des représentants en Chine), avec des capacités d’auto-analyse encore plus aigües que celles de Chen Xuezhao, elle présente le déchirement profond qu’elle vit entre ses convictions de jeune intellectuelle promouvant la culture nouvelle en Chine – la démocratie, un esprit rationnel et scientifique – et la croyance que représente le

christianisme, consciente que, par le choix de sa démarche spirituelle, elle renie à la fois son héritage culturel traditionnel et la modernité revendiquée par l'élite progressiste dont elle fait partie en Chine (Estran 2019).

Conclusion

Su Xuelin et Chen Xuezhao ont en commun leur détermination à poursuivre des études supérieures (même si, finalement, en France, Su Xuelin ne termine pas son parcours universitaire et apprend surtout le français) et des prises de position intellectuelles marquées qui leur valent incompréhension et rejet de la part de leurs contemporains. Elles partent toutes deux pour fuir la Chine dans laquelle elles ne parviennent pas à être elles-mêmes, se retrouvant dans le choix qu'elles font de transcrire cette expérience sous forme de roman. Mais leurs expériences diffèrent et, si le fil conducteur de leur quête tourne autour de l'identité, de leur identité, elles empruntent pour cette exploration deux chemins différents. Chen Xuezhao se cherche en tant que femme en analysant son rapport à l'amour et au mariage, ce qui la ramène invariablement à la Chine, car c'est le pays d'origine et d'épanouissement de ce rapport pour elle, rapport qui s'inscrit dans une tradition plurimillénaire dont elle cherche à s'émanciper. Si la France l'intéresse et l'attire, c'est surtout dans ses articles et sa prose qu'elle l'exprime. Su Xuelin lie, elle, sa quête identitaire à son expérience de l'exil. C'est au travers de la confrontation qu'elle se découvre. Elle se cherche en tant qu'individu, personne, et c'est l'ensemble de son être qui est engagé dans ce processus, d'autant plus indissociable de l'environnement qu'elle fait le choix d'une conversion au catholicisme, liée à une expérience spirituelle profonde. Toutes deux se servent de leur expérience de migrantes pour aller au bout de leur questionnement identitaire, anticipant ce que Julia Kristeva expérimentera à son tour, la force de l'exil pour parvenir à se connaître¹⁶.

Bibliographie

- Barlow, Tani. *The Question of Women in Chinese Feminism*. Durham : Duke UP, 2004.
- Barman, Geneviève et Nicole Dulioust. « Un groupe oublié : les étudiantes-ouvrières chinoises en France ». *Etudes chinoises* 4.2 (1987). 9-46.
- Chen, San-ching. « Une tentative de collaboration franco-chinoise en matière d'éducation : l'Institut franco-chinois de Lyon ». *Ouvrages en langue chinoise de l'Institut franco-chinois de Lyon, 1921-1946*. ». Dir. J.-L. Bouilly. Lyon : Bibliothèque municipale de Lyon, 1995. xxiii-xxviii.

- Chen, Xuezhao. *Chen Xuezhao wenji* [Œuvres de Chen Xuezhao], 5 vol. Hangzhou : Zhejiang wenyi chubanshe, 1996.
- . *Nanfeng de meng* [Le rêve du vent du sud]. Shanghai : Zhen Mei Shan shudian, rééd. *Chen Xuezhao wenji*, vol. 1. 1-277.
- . *Yi Bali* [Souvenirs de Paris]. Shanghai : Beixin shuju, 1929.
- . *Yi Li'ang* [Souvenirs de Lyon]. Shanghai : Shenghuo shudian, 1933.
- Despeux, Catherine et Christine Nguyen Tri, dir. *Education et instruction en Chine*. 3 vol. Paris : Peeters, 2003-2004.
- Dobrovsky, Serge. *Autobiographiques. De Corneille à Sartre*. Paris : PUF, 1988.
- Estran, Jacqueline. « Différence, distance et prise de conscience : Su Xuelin (1897-1999) et la France ». *Traits chinois / Lignes francophones : écritures, images, cultures*. Dir. R. Silvester et G. Thouroude. Montréal : P.U. de Montréal, 2012. 50-66.
- . « Su Xuelin (1897-1999) entre Chine et France, une récréation de la tradition ». *Genre et tradition(s) – Regards sur l'autre et sur soi au XXe siècle*. Dir. C. Dodane et J. Estran. Paris : Harmattan, 2019. 195-207
- Goldman, M., dir. *Modern Chinese Literature in the May Fourth Era*. Cambridge, Mass. : Harvard UP, 1977.
- , et Lee Ou-fan Leo, dir. *An Intellectual History of Modern China*. Londres : Cambridge UP, 2002.
- Hoster, Barbara. *Konversion zum Christentum in der modernen chinesischen Literatur – Su Xuelins Roman Jixin (Dornenherz, 1929)*. Gossenberg : Ostasien, 2017.
- Kristeva, Julia. *Au risque de la pensée*. La Tour d'Aigues : L'Aube, 2001.
- Larson, Wendy. *Women and Writing in Modern China*. Stanford: Stanford UP, 1998.
- Lecarme, Jacques et Eliane Lecarme-Tabone. *L'autobiographie*. Paris : Armand Colin, 1997.
- Li, Danielle. *L'Eurasienne : « Une femme entre Chine et France » - Danielle Li, récit d'une vie*, témoignage recueilli par C. Lefebvre. Saint-Etienne : Starter, 2008.
- Olivieri-Godet, Rita, dir. *Ecriture et identités dans la nouvelle fiction romanesque*. Rennes : PU de Rennes, 2010.
- Schwarz, Vera. *The Chinese Enlightenment – Intellectuals and the Legacy of the May Fourth Movement of 1919*. Berkeley : U of California P, 1986.
- Su, Xuelin. *Jixin* [Des épines dans le cœur]. Shanghai : Beixin shuju, 1929, rééd. *Su Xuelin wenji*, [Œuvres de Su Xuelin], vol. 1. Hefei : Anhui wenyi chubanshe, 1996. 3-216.
- . *Wo de shenghuo* [Ma vie]. Taibei : Chun wenxue yuekan she, 1967.
- . *Fusheng jiushisi* [94 ans d'une vie incertaine]. Taibei : Sanmin shuju, 1991.

---. *Su Xuelin zizhuan* [Autobiographie de Su Xuelin]. Huaiyin : Jiangsu wenyi chubanshe, 1996.

Wang, Jing, dir. *Jumping through Hoops – Autobiographical Stories by Modern Chinese Women Writers*. Hong Kong : Hong Kong UP, 2003.

---. *When « I » was born – Women's Autobiography in Modern China*. Madison: The U of Wisconsin P, 2008.

Wang, Nora. *Emigration et politique, les étudiants-ouvriers chinois en France 1919-1925*. Paris : Les Indes savantes, 2002.

Wang, Zheng. *Women in the Chinese Enlightenment – Oral and Textual Histories*. Berkeley : U of California P, 1999.

Zhang, Yinde. *Le roman chinois moderne, 1918-1949*. Paris : PUF, 1992.

Notes

¹ Ainsi en est-il de Xiao Qian (Hsiao Ch'ien) qui propose un compte rendu de l'ouvrage de Su Xuelin dans la *Fu Jen Newsletter* de Pékin (janv. 1932, p. 11-12) qu'il commence en ces termes : « Miss Su Mei's 'A Heart of Thorns' is written in the third person, but in reality it is autobiographical ». Cet article m'a été fourni par Barbara Hoster, que je remercie pour cela.

² Terme qu'il emploie en 1977, dans *Fils* (Paris, Galilée) et explicite dans un article de 1980, repris dans *Autobiographiques*, p. 61-79.

³ Pour une étude sur le sujet en Chine, voir Wang Jing, 2008 et, pour des textes, Wang Jing, 2003.

⁴ Sur la vie de ces premiers migrants, on peut se référer au témoignage de Danielle Li (1927-2018), elle-même fille d'un étudiant chinois de l'Institut franco-chinois de Lyon et d'une jeune femme française. Voir Li.

⁵ François Cheng (1929-), sinologue, poète et romancier, Grand prix de la Francophonie en 2001, élu membre de l'Académie française en 2002. Son roman, *Le dit de Tianyi* (Paris, Albin Michel, 1998) a reçu le Prix Femina l'année de sa parution.

⁶ Dai Sijie (1954-), cinéaste et auteure de plusieurs romans dont *Balzac et la petite tailleuse chinoise* (Paris, Gallimard, 2000) qui a reçu trois prix littéraires en France, et *Le complexe de Di* (Gallimard, 2003) salué par le Prix Femina.

⁷ Shan Sa (1972-), auteure, entre autres, de *La Porte de la paix céleste* (Paris, du Rocher, 1997) son premier roman en langue française, qui a obtenu le Prix Goncourt du Premier Roman, et de *La joueuse de go* (Paris, Grasset, 2001), Prix Goncourt des Lycéens.

⁸ Ying Chen (1961-), écrivaine francophone installée au Canada, auteure de plus d'une dizaine de romans depuis *La mémoire de l'eau* (1992), dont certains primés (*L'ingratitude*, 1995).

⁹ *Zhao shi gu'er* [L'orphelin de la famille Zhao], traduit par le père de Prémare en 1735. L'histoire qui se situe dans l'Antiquité en Chine, se déroule sous Gengis Khan dans le texte de Voltaire.

¹⁰ D'abord par la mise en place du mouvement travail-études à partir de 1919 (1 600 étudiants concernés entre 1919 et 1921) puis par la création à Lyon de l'Institut franco-chinois (1921-1946), qui accueille une centaine d'étudiants et quinze étudiantes en 1921. Voir Chen San-ching.

¹¹ Sur l'évolution de la langue et de la littérature de cette période, voir Goldman ; Goldman et Lee Ou-fan Leo ; et Zhang Yinde..

¹² 女子無才便是德. Sur les rapports entre femme et écriture, voir Larson ; et sur l'évolution de la condition féminine en Chine, voir Barlow.

¹³ Outre le « roman autobiographique » qui fait l'objet de cette recherche, Su Xuelin a rédigé trois autobiographies, *Wo de shenghuo* [Ma vie] 1967 ; *Fusheng jiushisi* [94 ans d'une vie incertaine] 1991 ; *Su Xuelin zizhuan* [Autobiographie de Su Xuelin] 1996. Les informations contenues dans ces textes se complètent et Su Xuelin n'hésite pas à renvoyer à *Jixin*, son « roman », pour ne pas reprendre des informations qu'elle estime avoir déjà données (notamment pour ce qui est de son enfance). Les informations biographiques fournies ici se basent sur l'ensemble de ces textes.

¹⁴ Son article est publié dans l'édition spéciale pour la nouvelle année du *Shibao* [Le temps] de Shanghai, le thème du concours était « Wo suo xiwang de xin funü » [La femme nouvelle telle que je l'espère]. Rééd *Chen Xuezhao wenji* 5, p. 460-462.

¹⁵ Une partie de ses textes sur la France sont rassemblés dans les recueils *Yi Bali* [Souvenirs de Paris] et *Yi Li'ang* [Souvenirs de Lyon], mais il s'agit seulement d'une partie de ses textes, on en trouve d'autres dans diverses compilations, notamment le recueil de ses œuvres en cinq volumes (*Chen Xuezhao wenji*).

¹⁶ « La psychanalyse m'a conduite à penser que c'est l'exil qui me constituait et non pas une appartenance. Que notre vérité (la mienne et, si j'ose dire, la vérité de tout un chacun) n'est pas dans notre appartenance à une origine – bien qu'elle existe et qu'il faille la reconnaître – mais dans notre capacité de nous exiler, c'est-à-dire de prendre une distance par rapport à l'origine. L'origine est une mère, une langue et une biologie mais tout en les reconnaissant, nous devenons nous-mêmes lorsque nous nous en libérons. » Kristeva, p. 24.